Le Monde.fr

AMATEUR D'ART « PAR LUNETTES ROUGES »
Portant lunettes rouges et aimant visiter des expositions, découvrir des artistes et échanger à leur sujet.

01 OCTOBRE 2023 PAR LUNETTES ROUGES

Portraits (plus ou moins) bruts

Joaquim Vincens Gironella, Vénus, 1960, liège sur bois, 75x44x4cm

Jean Dubuffet n'a pas inventé l'art brut (tout comme Christophe Colomb n'a pas découvert l'Amérique). Avant lui il y eut Philippe Pinel, Benjamin Rush, le musée du Dr Guislain créé en 1857, Charcot, Marcel Réja, Prinzhorn et quelques autres. Dubuffet donna un nom à cet art des marginaux, et une définition qui aujourd'hui paraît bien restrictive. Dubuffet était marchand de vin, et donc acheteur de bouchons en liège, ce pour quoi il rendit visite en 1948 au marchand de bouchons René Lajus à Paris. Celui-ci avait pour fournisseur le Catalan **Joaquim Vincens Gironella**, vétéran de l'armée républicaine réfugié à Toulouse et sculpteur autodidacte sur liège. Lajus avait quelques sculptures de lui dans son bureau, et Dubuffet décida sur le champ de l'inclure dans sa collection et de le montrer dans la première exposition de sa Compagnie de l'art brut. Ces membres sensuels contournés, disproportionnés, caoutchouteux sur un corps minuscule mais aux seins lourds, contrastent avec une tête sculpturale, scarifiée, inquiétante ; palmier, colombe et pendentif primitif complètent la scène. C'est une des anecdotes qu'on apprend dans l'exposition au titre en esperanto « Portreto de la Animo« , au musée Soares dos Reis à Porto (jusqu'au 12 novembre). Cette exposition, avec plus de 100 artistes, est dédiée aux portraits et autoportraits (peinture surtout, quelques sculptures et sept photographes, dont Bruenchenhein et Bascoulard) dont la majorité vient de l'excellente collection d'art brut Treger Saint Sivestre (hébergée dans ce centre). C'est une des plus importantes collections privées en Europe, la seule en Ibérie, et, contrairement à d'autres, peut-être du fait de la naissance africaine des deux collectionneurs, elle ne se limite pas aux pays occidentaux, mais montre ici des artistes marocain, iranien, indien, chinois, … . Elle est complétée ici par des oeuvres des collections du musée, choisies par le commissaire António Saint Silvestre du fait de leur singularité, et de l'écho qu'elles peuvent ainsi avoir avec l'art brut, alors que les artistes en sont assez éloignés (il y a même un juge á la cour d'appel de Lisbonne, Eduardo Petersen).

Prophet Royal Robertson, S.T., 1970, stylo bille, crayon et marqueur sur papier, 54,3 x 34,5 cm, photo © André Rocha

Le portrait, quasi absent de l'art préhistorique, apparaît en Mésopotamie et en Égypte, et se perpétue au cours des siècles. Le premier « musée » dédié aux portraits et à eux seuls est la *Fabrique des Hommes Illustres* de Paul Jove prés de Côme en 1538 (et non 1360). Et le portrait est très longtemps « un outil de monstration, de promotion et de défense de l'ordre politique, social, moral, une expression des valeurs de la société, un modèle indiquant des codes, des modèles à suivre précisément », comme je l'écrivais il y a 17 ans à propos de cette exposition, où l'émotion venait, justement, d'autoportraits aux limites de la raison, ceux de Messerschmidt, qui aurait eu toute sa place ici. Car les frontières de la raison, qu'on peut définir comme caractérisant l'art brut, ne sont pas seulement des transgressions psychiques, mais peuvent aussi être des marginalités sociales. Ici, on est assez loin de la représentation du pouvoir : accueillis par une mégère de la Mère François, nous allons ensuite au gré des cimaises, de portrait en portrait. Voici, parmi ceux qui m'ont le plus touché, ce dessin de l'artiste **Prophet Royal Robertson** (1930-1997), Noir de Louisiane abandonné par sa femme Adell qui partit avec leurs enfants : Robertson dessine alors frénétiquement sur tous supports, il couvre les murs de leur maison de portraits fantasmés de son épouse infidèle, mêlant Bible, science-fiction et pornographie et sombrant dans un délire obsessionnel, mais remarquablement créatif.

Josef Hoper, S.T., 2009, crayons noir et de couleur sur papier, 43,5 x 59,7 cm, photo © André Rocha

Bon nombre des oeuvres présentées ici sont des autoportraits : bien sûr, la facilité de se prendre comme modèle joue un rôle, mais surtout l'autoportrait joue un rôle psychologique, thérapeutique d'interrogation sur soi-même, voire d'affirmation de soi. Contrairement à bon nombre d'artistes classiques, pour qui l'autoportrait sert de réclame (Vigée Lebrun), de manifeste social (Jordaens) ou de revendication, féministe en particulier (Gentileschi), les artistes bruts fouillent, douloureusement dans leur psyché, à la recherche de leur identité fragile, et, en cela, on peut les rapprocher du trio d'immenses autoportraitistes : Rembrandt, van Gogh et Munch. Un des plus émouvants ici est ce double portrait au miroir de Josef Hofer (Pepi). Lourdement handicapé et quasi muet, il échappe au programme d'euthanasie des nazis occupant l'Autriche ; interné depuis 1992, il se fait acheter un grand miroir en 2001 et dès lors se dessine, le plus souvent dédoublé, face au miroir, souvent nu, parfois saignant, mutilé, souvent en érection. Le cadre strict du miroir semble une prison ou un cocon protecteur, et son corps tente d'en sortir, de briser les murs ou la coquille, par sa grâce et sa sensualité brute. Lui qui ne parle pas exprime bien mieux sa vérité propre par ses autoportraits.

Dusan Kusmic, S.T., s.d., stylobille et crayon sur papier de couleur, 59,5 x 41,8 cm, photo © Paulo Cunha Martins

Pour renforcer cette idée de l'autoportrait curatif des traumas, voici Dusan Kusmic (1925-1990), ancien partisan yougoslave, prisonnier de guerre, qui, après diverses péripéties dramatiques se retrouva à Dublin, seul, pauvre, marginal, parlant très mal anglais. D'abord sculpteur de mie de pain, il se mit à dessiner des autoportraits symboliques et hallucinés. Dans celui-ci, il est vêtu d'un étrange uniforme, une boule pointue semble menacer son sexe. Des lignes de force courent sur le fond du dessin, comme si un champ magnétique de forte puissance l'irradiait. Le catalogue est surtout intéressant par ses notices détaillées sur une oeuvre de chaque artiste ; parmi les essais, j'ai noté celui de Sara de Chiara sur les différences entre les concepts de « portrait » (en français, anglais, allemand, ...) et de « retrato » (en italien, espagnol, portugais, ...), citant Calabrese et Stoichita, et s'appuyant sur les portraits photographiques de Bascoulard, de Machcinski et de Lee Godie. *Images provenant du site de la collection, très complet.*